

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 28

Artikel: Le prestige de l'uniforme et... le chômage
Autor: C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



VACANCES

NOS hôteliers en Suisse ont assisté impuissants à l'exode qui s'est produit ce printemps de Suisse en Italie et ils se demandent avec angoisse, si cet été le patriottisme de nos excellents Suisses va conduire ceux-ci en colonnes serrées sur les rivages venteux de l'Océan ou sur les plages brûlées de la Méditerranée.

Un certain soir de ce dernier mois de mai, alors que les nuages pleuraient avec abondance sur les montagnes, toutes en deuil tant elles étaient sombres, M. Montlahaut, complètement seul dans le vestibule de son hôtel, ruminait sur l'inconstance du temps et des hommes. Sa femme, Mme Pinsonnette Montlahaut vint le rejoindre pour lui faire part d'une réflexion qui venait d'illuminer son cerveau.

— Tu connais les femmes, lui demanda-t-elle ? Il n'y a pas de meilleur fil télégraphique qu'elles dans le monde entier. Très impressionnables, elles vibrent comme l'onde aérienne et, quand elles sont munies d'une langue nerveuse et de doigts agiles, elles savent se faire l'écho rapide de toutes les grandes et petites nouvelles. Te souviens-tu de Mme Primerose à Cossonay. Toute la localité connaissait un mois à l'avance le programme des voyages qu'elle entreprenait ou qu'elle ne faisait que projeter. Lorsqu'il lui arrivait de s'embarquer réellement, on l'entendait à son retour raconter pendant des semaines avec pathos et passablement d'exagération toutes les péripéties du voyage. Tu n'as pas oublié non plus mon amie Berthe Ducommun qui, tant qu'elle fut célibataire, ainsi que durant les premières années de son mariage, me bombardait de cartes illustrées, afin que je sache, moi qui étais sédentaire, chaque fois qu'elle se déplaçait ?

— Oui, répondit M. Montlahaut, ces exemples ne sont point isolés et les femmes n'aiment pas moins voyager que les hommes qui, eux, ont toujours la ressource des affaires ou des ensevelissements d'amis ou de connaissances pour avoir un prétexte d'aller se promener à gauche ou à droite. Mais, je ne saurais pas très bien le sens de ta réflexion sur l'humeur vagabonde des femmes, à moins que tu ne veuilles parodier notre situation, peu enviable d'hôteliers sans hôtes.

— Hélas ! mon pauvre mari, je suis bien loin de vouloir rire de notre solitude. Au contraire, c'est pour y remédier que je voudrais te suggérer la meilleure réclame qui soit à notre portée.

— A quoi en veux-tu venir, ma chère Pinsonnette ?

— Mais, à t'inciter à te servir des femmes, afin de faire claironner l'existence de notre hôtel partout dans le pays.

— C'est facile à dire, mais difficile à faire, ronchonna M. Montlahaut.

— Oh ! vous les hommes, vous manquez quasi totalement d'imagination. Fais donc paraître

dans un ou deux périodiques féminins une annonce pour informer les lectrices que toute dame qui montera chez nous et prendra trois repas consécutifs ne paiera pas le dîner. En restant ici trois ou six jours entiers, elle bénéficiera de la franchise pour un jour complet sur trois, et ceci sans augmentation du prix modique de la pension. Au delà de six jours, il n'y aura plus de journée franche, puisque le prix de pension est sensiblement réduit pour les séjours prolongés.

— Et les hommes n'auront-ils aucune part à ces priviléges ?

— Non, non, c'est parfaitement inutile. D'abord, ils mangent davantage que les femmes, puis, par curiosité, ils accompagneront leur meilleure moitié à cet hôtel aux mœurs originales et, ravis de voir la note réduite ensuite de notre généreuse initiative, ils feront honneur à ta cave à titre de compensation. Les dames, avant de venir et après leur retour au bercail, avisentront de leur voyage toutes leurs connaissances et même les personnes qu'elles ne connaissent point. Ainsi, au bout de peu de temps, notre hôtel sera le plus achalandé du pays. Ces deux années prochaines, nous pourrons nous passer de réclame, mais dans trois ans, il faudra répéter le stratagème, car je compte que ce que l'on nomme la « mémoire de l'estomac », laquelle peut durer, par exemple jusqu'à douze mois dans le monde des oiseaux, doit pouvoir persister pendant trois ans chez les hommes et les femmes.

Entièrement convaincu de la logique du raisonnement de sa femme Pinsonnette, M. Montlahaut a mis en pratique le conseil reçu et, avec raison, il est sûr du succès de sa tentative.

Aimé Schabziger.



ONNA FREMANC (PARI)

DEIN noutrè velâdzo, lâi a prâo mataïre de dzein que l'ant la brelâre (*manie*) de frémâ. Po dâi rein, vo diant : « Guiéro vâo-to frémâ ? » Teindant la man ein an quemet po vo saluâ. L'autre la preind ein deseint : « A on franc ! » « A cinq franc ! » âo bin mê âo moin.

Noûtron conseillé, lâi, l'étai on coo dinse. Bon quemet lè navette âo bûro et âo mât (*miel*), avenir quemet sur boun'ami que tsertse à galâ (*resser*) la balla-mère po avâi la felhie, aimâblio quemet ion que vo z'impronte cinq franc, lo conseillé Novalet avâi la nortse de frémâ et réussessai quasu adî à gagnâ. Mîmameint po ôtre nommâ conseillé, ein avâi qu'êtant pas por lâ. L'avâi adan de à quaque z'on de stausse — lè précaut — : « Vâo-to frémâ à cinq franc que l'ê pas mè que vu veni ! » Et dinse à ion, dinse à l'autre. Tant que stausse, po gagnâ lè cinq franc et fêre pèdre Novalet, l'avant fê de la briga et... Novalet l'étai vegnâti conseillé.

On coup, tot parâi, rappô à frémance, lâi ein è arrevâ de iena.

Lo conseillé sè trovâve âo veindâdzo dâo cabaret avoué quaque monsu. Ie bêvessant dein

dâi petit verro oquie que dèvessai ôtre bin bon, à vêre lè mene que fasant ti cliâo précaut. Lo conseillé l'a fenamente molhî sè botse et l'a fê : « Heuh ! N'è pas de la moqua de matou. »

Lâi avâi âo cabaret ion de cliâo commi-voyage que vant ein dzornâ onna matenâ ice et la vêprâ âo cabaret. S'appelâve Breinnon. Tè guenâvâ ellia liquieu dzauna quemet dâi pronme bien mâtore. Lè potte lâi allâvant tote solette rein que de la vêre. Se baillâ que l'étai. Crie lo carbatî :

— Qu'è-te que olli l'affére que baîvant ? que fâ.

— L'è de la tota veretâbilia chartreuse, que repond. Et bouna ! et vîhie ! Cote on franc cinqante lo petit verro !

Breinnon l'a fê : « Pfouh ! » ein sè peinseint :

— Mè que n'è que veingt ceintimo ! n'è pas mè que porrî bâire dâo brévon à on franc cinquante lo petit verro !

Lo conseillé, tandu clli teimps, fasâi de la physiqua avoué cliâo monsu. Frémâve de fêre à teni drâite sur la trâbilia onna pîce de veingt ceintimo et dâi z'affére dinse. Risant quemet dâi foul et redemandant à bâire.

Breinnon, li onn'idée lâi étai vegnâite. Ie va vê cliâo monsu et dit dinse :

— Cein n'è rein de fêre à teni drâite onna pîce de veingt ceintimo. Mè, pu fêre bin mè que clia physiqua de boute.

— Mè de braga que de fê, Breinnon, que fâ lo conseillé. Que pâo-to tant fêre ?

— Mè ! vo frêmo — pas tant, su pas on retsâ — mâ vo frêmo veingt ceintimo que vu vo bâire tot vôttron verro sein que vo vo z'ein apêcade.

— T'i fou, Breinnon, mâ du que te frême, frêmo assebin. A veingt ceintimo. Témoin sâi de vo.

Breinnon ne fâ ne ion, ne dôû. Fife lo verro âo conseillé d'onn' eingosellâie. Lo repousa su la trâbilia. Et lo conseillé fâ dinse :

— T'a perdu, Breinnon. Mè su bo et bin apeu que te m'a bu mon verro.

— L'è veré ? fâ Breinnon. Eh bin ! na frémance l'è 'na frémance. Vaité lè veingt ceintimo !

Et Breinnon, tot dzoïâo d'avâi pu bâre po veingt on verro que cotâve on franc cinquante, l'è saillâ.

— L'è pî adan que lo conseillé l'a coumeincé à rire... dzauno.

Marc à Louis.

LE PRESTIGE DE L'UNIFORME ET... LE CHOMAGE

TIl existe donc dans un gros village de chez nous une excellente société de musique qui s'appelle « La Jurassienne » ; cela pour comprendre la fin de mon histoire.

Or, la sous-commission de gestion du Grand Conseil qui s'occupe plus particulièrement du Département de l'Instruction publique passe par là ; nos délégués visitent les écoles. L'un d'eux, vers la fin de la leçon, demande à un petit écolier :

— Et toi, petit, que feras-tu quand tu seras grand ?

— Moi, je veux être « Jurassien » et puis encore pompier.

C.